PAUL GOMA: LA DÉSACRALISATION DE L'HISTOIRE ET LA RÉHABILITATION DE LA FINITUDE. BONIFACIA

Mariana Pasincovschi

PhD, Indep. Reseacher

Abstract:As part of an extensive study, the text aims to reveal the story of the student re-enrolled at the faculty of philology in the conditions of total and totalitarian bondage and of an irreversible imbalance of forces, in which the historic absolutism was given the absolute right to life and death. On this background, a memorial of the human community is established in the solidarity of the victims of dehumanization. Paul Goma opposes the acts of autonomy and defianceto the aim of seeking power for the sake of power, his ambition being to accept and examine precisely the lack of measure of the period. He points out its vulnerabilities and denouncesits illusions, attacksits principles and killsits incarnation. The narrator opposes the personal to impersonal and gives prevail to the man. He restores his greatness, together with his universal possibilities: reflection, solidarity, the call to absolute love. For depriving the history and the effectiveness of their right of supreme judges and pleading for the reconstruction of the very existence itself, the narrative self passes into the "others"

*Keywords***:** *totalitarianism, dehumanisation, memorial, solidarity, absolute love.*

En combinant le ton narratif avec celui dialectique, la deuxième partie du roman *Bonifacia* poursuit l'histoire de l'étudiant réinscrit aux études en philologie dans le spectacle d'une perpétuelle recherche, souvent dramatique, de soi-même. C'est, en effet, le moment de la constitution de la configuration du futur écrivain, dans un trajet définissant l'existence, en établissant des choix qui fracassent, dans les conditions d'un enchaînement total et d'un déséquilibre irréversible de forces – scandaleux du point de vue du pouvoir, humiliant du point de vue de la victime – la chaîne intérieure de l'oppression.

Le narrateur oppose des actes d'autonomie et de défi au but de rechercher le pouvoir pour le pouvoir. De cette façon, le *leitmotiv* « c'est maintenant que je le découvre » fait progresser la recherche et la détection de l'ingrédient primaire de la composition de la guérison de la peur et d'autres blessures graves qui stérilisent et paralysent la conscience. En contribuant à révéler la vérité sur le monde, la remémoration devient la garantie de la récupération de l'identité et un mémorial de la communauté humaine que l'auteur avance dans la solidarité des victimes de déshumanisation, dans un acte sans réciprocité, car celui-ci contient en lui-même sa propre récompense.

De manière assez caractéristique, la reconstruction du passé, en appelant à des sources concrètes, répond à la nécessité de lutter contre les différentes écoles négationnistes, tueurs de la mémoire, selon Pierre Vidal-Naquet (voir Todorov 1996 : 242). C'est le cas des *spectres* de Marx dont l'incarnation est décelée par Jacques Derrida : « Ceux qui viennent maintenant, *dans le présent et dans l'avenir* (...), ceux qui ont été annoncés encore au XIXe siècle doivent s'éloigner du passé, de leur *Geist*, ainsi que de leur *Gespent*. En fait, ils doivent cesser d'hériter. Ils ne doivent même pas entreprendre ce labeur du deuil durant lequel les vivants supportent les morts, s'occupent des morts, se laissent supportés et occupés, *joués* par les *morts*, *les* prononcent et *leur* parlent, portent leurs noms et parlent leur langage. [...] » (Derrida 1999 : 172).

C'est à ces morts que Paul Goma fera l'éloge. Par érection en principe ? Non, mais en revendiquant le sens de la vie, en plaidant pour la loi et l'unité, en commun accord avec l'appel exemplaire de David Rousset : « Vous ne pouvez pas refuser ce rôle de juge, écrit-il. Il est votre devoir le plus important, anciens prisonniers politiques. […] Les autres, qui n'ont jamais été détenus dans des camps, peuvent invoquer le manque d'imagination, d'incompétence. Mais nous sommes des professionnels, des spécialistes. C'est le prix que nous devons payer pour le surplus de vie qui nous a été donné » (Todorov 1996 : 280).

Comment ce « surplus » se manifeste-t-il ?À quelles preuves est-il sujet ? Qu'est-ce qu'il découvre et comment évolue-t-il ? De quoi habille-t-il sa nouveauté ? Par quoi se différencie-t-il ? Quelle compétence de lecture

BDD-A26538 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:48 UTC)

nécessite-t-il ? Cene sont que quelques-uns des détails que nous avons l'intention de refléter, en réunifiant l'image fractale de l'écriture.

Après une analyse profonde des topos centraux du roman, la seconde partie de *Bonifacia* renoue le bout de l'histoire après trois semaines. Disparue sans préavis suite à la discussion sur le thème de la littérature interdite, Bonifacia est redécouverte dans le même espace d'initiation, celui universitaire. Mais pas directement par le narrateur, mais, cette fois, à travers les collègues. Plus précisément, à travers leurs chuchotements. Le changement du sujet de mise au points'annonce, donc, dès le début. Si dans la première partie du livre les événements sont vus et présentés du point de vue du narrateur, cette fois, l'histoire se concentre à travers ses collègues. On présente leur vision et leur point de vue. Pourquoi ? Peut-être parce qu'on assiste au changement du sujet général de la focalisation. En d'autres termes, c'est l'inversion des pôles de cette relation : l'intérêt collectif pour l'étudiant réinscrit au début du roman, accueilli avec des fleurs, se déplace sur son collègue, Bonifacia (Adelina) Frânculescu. Privé d'accès direct, marginalisé et transféré en arrière-plan, le narrateur n'a que le pouvoir de connaître ceux qui l'entourent. Comme dans l'exemple ci-dessous :

> C'est seulement maintenant que je la découvre (au bout de trois semaines) et je souffre : je ne suis pas seul à la découvrir, les collègues, eux aussi, ont découvert cet être de la chaire :
> « Bienvenue, camarade Frânculescu, nous sommes tous heureux de vous voir, n'est-ce pas ? »
> Tout l'amphithéâtre répond à l'unisson que oui, on est heureux. [...]
> C'est seulement maintenant que je la découvre, à travers les chuchotements des collègues. [...]
> - As-tu vu le miracle ? Savais-tu que la maladie transforme la vache en jument ?
> - Elle est devenue belle à croquer ! Je pensais que c'est juste moi qui la trouve belle, mais si toi aussi, tu le dis… Est-ce que c'est seulement parce qu'elle a maigri ?
> - Peut-être qu'elle a été hospitalisée à Aslan.
> - À Gerovaslan, on est hospitalisé à long terme : des mois, des années – c'est juste les étrangers avec des dollars qui sont acceptés pour une période plus courte…Et qu'est-ce que Babaslanca aurait pu lui faire pendant seulement trois semaines ?
> - Alors… ils l'ont changée ! ricane quelqu'un. [...]
> - Attendons la pause pour entendre ce qu'elle dit :si c'est toujours elle, ils ne lui ont changé que la peau, mais pas la langue… Dommage… [...]
> Pause. Aucune possibilité que je puisse l'aborder mois aussi. Même pas son pupitre : je n'ai pas de place – quoi faire : faire la queue pour voir Bonifacia ? Je sors pour fumer.
> - Tiens, *toi* !Georgeasca m'a glissé quelque chose dans la poche – puis : Ne lis pas ici, va dans les toilettes, *toi* ! (Goma 2006 : 128-129).

Toutefois, ces observations exigent certaines corrections. Pas au sujet de la reproduction narrative, mais surtout celle du cadre. L'impression générale, au-delà des hypothèses des acteurs ou des actants, persiste en faveur d'un simulacre de personnage, construit à l'aide des formes qui existent et non simultanément. Qui s'incarnent et disparaissent en même temps.

Jusqu'à un certain point, Bonifacia paraît réelle, mais même là, elle tourne autour des extrêmes : soit elle est difforme et placide jusqu'à l'inexistence, soit hypnotisée comme une morphine, indispensable et accaparante. Après quoi, en souscrivant à des causes plus ou moins claires, elle fait un retour avec de nouveaux as dans sa manche, en arrondissant son ancien personnage « plat ». Mais dès que sa transformation devient possible, elle soulève des soupçons. Est-ce le résultat d'un hasard innocent ou celui d'un événement diabolique suite auquel l'ombre a asséché le corps, en prenant sa place ? Dans tous les cas, les différentes apparences, parfaitement malléables, dénotent une identité déconstruite ou plutôt, l'absence de celle-ci. Présomption que nous alimenteront et maintiendront dorénavant avec des arguments infaillibles, présents sous forme subtile, mais suffisants pour la condamner aux jeux illicites des forces.

L'un d'entre eux est même la lettre non signée, envoyée en cachette en guise de notification préventive. Et préméditée. En fait, pour le moment, le narrateur parvient à ne pas tomber dans ce jeu. Ou, au moins, d'y croire. La lettre réactive sa mémoire et lui apprend quoi ne pas faire. Comme dans un palimpseste, des plans temporels et des scènes différentes, avec référence douloureuse à Jilava et Gherla, se superposent dans son esprit. Il pense au sinistre capitaine et investigateur Enoiu, le tueur de Negrea de la Faculté de Philologie, qui « *s'est pendu horizontalement* ».

BDD-A26538 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:48 UTC)

On voit se profiler, en arrière-plan, la détermination du narrateur de réserver à la mort une place dans sa vie. Obligation qui s'assumera les prérogatives du premier-né dans cette partie du livre engagé dans la lutte pour préserver la mémoire, l'information et la vérité. En fin de compte, dans tout

> Il y a une place : la remémoration. En guise de compensation, de récompense, de vengeance [...].
> Je vous demande de payer œil pour œil, dent pour dent [...]. Si je ne meurs pas, j'écris tout ce que je sais sur le mal que vous avez fait – passeulement à moi. Et pas autrement.
> Bon. Maintenant, on peut lire. Maintenant, on peut même comprendre ce qu'on lit :
>
> *Attention !!! Perquis. chez toi!*
> *Cache bien la lit. int. Détruis le billet. Tendremen* (Ibid: 130-131).

Le narrateur oppose donc les vices quotidiens aux actes de vertu qu'il explore et illustre en même temps. En accord avec le principe de Primo Levi, « je voudrais vous comprendre pour vous juger », il s'assume le rôle de témoin, en se situant au-delà de la haine et de la résignation. Il essaie de comprendre, sans transformer les événements en *monument* (en racontant sans chercher à établir une relation entre ces derniers et d'autres faits du passé et du présent), mais un *outil* qui puisse informer la capacité d'analyser le présent (Todorov 1996 : 246). Il est conscient que, comme l'explique Tzvetan Todorov, « refuser de rester à cette célébration inversée de l'horreur qui est l'acte de raconter le passé sans essayer de le comprendre, et donc le comparer avec d'autres événements, passés et présents, ne signifie pas que nous voulons tourner cette page de l'histoire, mais que nous avons finalement décidé de la lire. […] Pour nous donner une chance de ne pas revivre et répéter le passé, il faut donc le soumettre à ce triple test, sans hésiter à le remettre à sa place » (Ibid : 246-247). Mais ne pas le payer avec du sang, mais, selon Mendel (le personnage de Primo Levi du roman *Maintenant ou jamais*), avec de la justice : « Le sang n'est pas payé avec du sang. Le sang est payé avec de la justice ». Si les persécuteurs sont persécutés à leur tour, cela ne veut pas dire qu'ils payent leur dette envers eux ; au contraire, celle-ci augmente (Ibid : 229).

Décidé de ne pas répondre à la haine par la haine, mais avec la mémoire, Paul Goma illustre l'incapacité générale de l'homme à résister et à ne pas agir que de la manière dont il a été dressé :

> Une fois dans la rue, je me retrouve :
> - Tu vas où, mon homme ?
> Vraiment : il va où cet homme ? Et pour faire quoi ? (Bien!) Cacher la lit. int.? La litinte ? Et si la perquis. est chez moi, ne vais-je pas tomber dans leur piège? […] (Goma 2006 : 131).

C'est, d'abord, l'effet direct de l'endoctrinement dans une société où seule l'opposition par la pensée est possible : en opposant à tout l'appareil de propagande seulement des désirs irrationnels, dit CzesławMiłosz, l'individu se demande s'il ne devrait pas en avoir honte ? D'autre part, poursuit l'auteur, le parti veille attentivement àcontrer la *transmutation* de ces désirs – nationaux et libérateurs – dans de nouvelles formulations de dotation de force vitale, c'est-à-dire adaptés aux nouvelles exigences et ayant la chance de conquérir les masses. Enfin, un contrôle total est institué maintenant et pour toujours :« L'ennemi potentiel existera toujours, un ami ne sera que celui qui accepte les 100%. Celui qui accepte juste 99% sera un ennemi caché, parce que la différence d'un pourcent peut donner naissance à une nouvelle Église » (Miłosz 2008 : 228-230).

C'est ces absurdités que Paul Goma veut démasquer. Comment ? En problématisant la notion de contrôle et en convertissant l'expérience en action, en acte. En prouvant qu'on peut vivre sans une résistance imposée et en montrant qu'on peut créer sa propre résistance. En illustrant, avant tout, sur les traces des grands penseurs, la pensée qui est l'origine du monde contemporain. Éloquent à cet égard est l'exemple de Feuerbach, théorisé par Albert Camus, dans *L'essence du christianisme*, qui remplace toute théologie par une religion de l'homme et de l'espèce : « Quand la misère vivra sa vie, quand les contradictions historiques seront résolues,« l'État sera le vrai dieu, le dieu humain ». Ainsi, *homo homini lupus* devient *homo homini deus* » (Camus 2011 : 380).

Identifié avec l'organisation de l'État, le Parti Communiste contrôle toute la vie du pays. Le clivage de la société en deux camps de valeur inégale, les citoyens-modèle et les ennemis de classe, exclut tout compromis. Mais surtout, cela détermine, comme le prouve Tzvetan Todorov, à travers certaines des caractéristiques du mécanisme totalitaire, l'action sur la condition morale des individus :

BDD-A26538 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:48 UTC)

1. L’ennemi – de race ou de classe, sans importance – est nécessairement un ennemi extrémiste contre qui une guerre d'extermination est justifiée.

2. L'État, et non l'humanité, est le seul en droit de juger sur le bien et le mal.

3. L'État aspire à contrôler la totalité de la vie sociale d'un individu. Il étend son contrôle sur l'ensemble de la sphère publique de la vie de chaque personne, en violant autant que possible la vie privée.

Par conséquent, conclut l'auteur de *Face à l'extrême*, le fait que l’état a acquis tous les objectifs ultimes de la société, a un double effet. D'une part, les sujets soumis au totalitarisme vivent un certain soulagement parce que la responsabilité personnelle des décisions est un fardeau insupportable. D'autre part, le pouvoir les oblige à se limiter à une seule pensée et un comportement instrumentaux (Todorov 1996 : 122-124).

Peu importe combien de détours on fait, on revient toujours au point initial qu’on a tenté d’abolir :en fusionnant le blâme historique et celui individuel, il est clair de soi-même que, dans l’empire de la négation et du nihilisme, les communistes ont déchaîné des démons irresponsables et la terreur est devenue le plus court chemin vers l'immortalité. L’absolutisme historique a obtenu le droit absolu de vie et de mort. Or, « au moment où nous reconnaissons la nécessité historique comme une sorte de peste, nous ne versons plus de larmes sur le sort des victimes. […] Parce que nous ne pouvons nous révolter que contre *quelqu’un*. Et ici, (…) il n'y a personne » (Miłosz 2008 : 246).

Dans cette situation, l'ambition du narrateur serait d'accepter et d'examiner notamment l'absence de mesure de l’époque. Entrevoir ses vulnérabilités et dénoncer ses illusions, attaquer ses principes et tuer son incarnation. Opposer le personnel à l’impersonnel et favoriser l'homme. Rétablir sa grandeur, ainsi que ses possibilités universelles : la réflexion, la solidarité, l’appel à l'amour absolu.

Sans aucun doute, la tâche de l'artiste, à ce moment, est de définir une attitude. Accepter de s'examiner pour apprendre à se révolter. Passer, en essayant les principes et la définition de la valeur, de « l’état de fait à l’état de droit, du voulu au souhaitable ». Prouver que, malgré le biographisme invoqué, son action n'a pas de déterminations égoïstes. Car, en dépossédant l'histoire et l'efficacité du droit des juges suprêmes et en plaidant pour la reconstruction de *l’existence même*, l’égo narratif passe en « les autres » :

> … Tant que nous étions prisonniers et *eux* : vice-versa, les choses étaient claires : ils faisaient ce que le parti leur avait appris de faire : nous torturer, nous humilier, nous liquider – etnous essayons de ne pas lâcher… Les relations entre les parties étaient claires :de bourreau à victime […]. Nous nous sommes dégonflés, nous nous sommes vidés d'espoir, jusqu'à ce que nous sommes arrivés à nous punirtous seuls, en donnant aux flics la ceinture pour qu’ils nous tapent sur les fesses.
> Voilà ce que nous sommes devenus– c’est *pourquoi* je ne retourne pas à la maison ! (Goma 2006 : 133-134).

De cette façon, le témoignage du narrateur prouve une transformation des relations traditionnelles. En vue d'un fonctionnement efficace, « la liberté totale » (ou totalitaire) doit maintenant répondre à l’impératif de s’élargir aux *trois dimensions de l'histoire* : l'espace, le temps et les gens. Et l’homme ne doit être qu’« un jeu de forces qu’on peut appuyer rationnellement ».

Mais qui peut garantir que les juges d'aujourd'hui ne seront pas les traîtres de demain, en établissant entre *eux* et *nous* une relation de solidarité ambivalente ? Surtout qu’« en terminant son histoire à sa manière, la révolution ne tue pas n’importe quelle révolte. Elle s'engage à tenir responsable chaque homme, même le plus docile, pour le fait que la révolte a existé et existe encore » (Camus 2011 : 475). L'un des nombreux exemples est celui même de l'ancien membre de parti, Belu Zilber, déclarant, après une détention de 17 ans sous la direction d'anciens collègues, avec référence à l'intolérance de diffuser l’idéologie communiste, que « les idées font saigner »[1]. Une vue similaire est illustrée par le texte de Paul Goma dans une colonie de l'esprit où la haine est le moteur de « ceux consacrés en bestialité » :

> J’ai connaît un certain Károly :officier supérieur de sécurité et commandant de la prison Târnăveni qui s’est réveillé en '56, « collègue » avec nous, des bandits (et il est devenu, très rapidement, garçon sage) ; il nous a dit quel était le Serment du Sécuriste :

[1]« Je savais que les idées saignent, mais je ne pensais pas que la comédie peut causer la mort », Andrei Șerbulescu, *Monarhia de drept dialectic. A doua versiune a memoriilor lui Belu Zilber* (*La monarchie de droit dialectique. Une deuxième version des mémoires de BeluZilber*), Humanitas, Bucarest, 1991, p. 40.

BDD-A26538 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:48 UTC)

« Je jure d'haïr… » (Goma 2006 : 132).

On peut avancer l'argument selon lequel l'un des mécanismes fondamentaux du pouvoir absolu, placé en bonne place dans la course pour créer « le nouvel homme », est le sécuriste. Esclave des raisons fondamentales de l'efficacité, il est de loin l'outil le plus approprié dans la lutte contre l'ennemi extrémiste, pour qui il cache un profond ressentiment, en le sachant meilleur que lui du point de vue social, intellectuel ou physique.

Sans pouvoir compter sur la persuasion, qui est de la vérité, le régime recourt à la coercition. Les stratégies coercitives sont le principal moyen de contrôle, en cultivant chez les gens l'esprit de l'obéissance. En assurant par tous les moyens des conditions favorables à son instauration. Comment ?À l'aide de l'outil exemplaire de la dialectique : Seulement en détruisant le dualisme de l'homme, dit CzesławMiłosz, et en le diluant complètement dans la solution sociale (…), on peut libérer les forces de la haine nécessaires à la réalisation du nouveau monde (Miłosz 2008 : 227). Après quoi, l'homme n'est rien de plus (ou de moins) qu'un animal à former à qui on administre le sérum mortel de la peur et qui, entre mourir ou tuer, choisit de vivre. En tuant.

Cependant, il y a ceux qui refusent de vivre. Ils renoncent à l'instinct animal de conservation, à la réduction matérialiste de l'âme[2], et sont prêts à mettre leur vie en jeu afin de (re)acquérir la valeur humaine. Ils ne se prêtent pas au dressage bien qu'ils se soient demandés plus d'une fois si leur opposition n'est pas une erreur. Il y a des gens qui sont étrangers à la notion de docilité et qui répondent à la contrainte avec intelligence[3], à la manipulation avec émeute. L'exemple qui suit est suggestif à cet égard :

> Non, je ne rentre pas chez moi. Juste parce qu'ils m'attendent. Ils ne m'attendant pas comme un gibier – qui pourrait venir ou pourrait bien ne pas venir, jamais. Pas comme un animal sauvage, mais comme un animal dressé ;conditionnement (hélas, Pavlov…) :comme eux, les bourreaux, ont émis certains signaux, moi, la victime de service, dois faire mon devoir de répondre « selon leurs attentes » – engardant la proportion : comme à Pitesti ; comme à Aiud, Jilava, Botosani, dans les années 60 (Goma 2006 : 134).

L'invocation de la condition personnelle favorise la perception de la condition collective et le narrateur rappelle notamment le cas des *disciples dans la solitude*, condamnés à l'introspection perpétuelle. Bannis de la terre d'Abraham, les errants aux portes de la cité n'ont que la Torah (« La Loi ») de Moïse, implantée dans les cœurs, pareille à un serpent de cuivre :dans le nouveau monde, on ne peut pleurer ou se réjouir que dans le silence « (mais qu'on ne le voit pas – que même moi, je ne puisse pas le voir !) », la justesse des relations étant « inversement proportionnelle à la quantité de « secrets » confiés à l'autre ». » Ou parfois même à soi-même.

Car la peur des habitants (honnêtes) de ce monde prend des connotations inattendues : elle transcende celles corporelles afin de gagner celles métaphysiques : « j'ai peur de moi-même ; j'ai peur de renoncer devant la première peur et de *rentrer chez moi, de peur*… » (Ibid : 134).

C'est, en fait, le cri d'indignation d'Adam Michnik devant l'échafaud menaçant de la dignité : « … Je fais ce choix parce que j'ai peur. J'ai peur qu'en sauvant mon cou, je pourrais perdre mon honneur » (Michnik 1997 : 33).

Dans quelle mesure le salut devant la catastrophe imminente est possible – ou non – est une leçon de vie et nous avons l'intention d'y assister, en suivant les traces nues et torturées de la jeunesse de Paul Goma.

---

[2]Voir Julien Offray De La Mettrie, *Omul mașină. Și alte opere filozofice* (*L'Homme-machine. Et d'autres travaux philosophiques*), Traduction, étude introductive et remarques par de G. Brătescu, Bucarest, Editura Științifică, 1961.

[3]Révélateur en ce sens est le témoignage de Primo Levi qui, se référant aux chances de survie à Auschwitz-Monowitz, où il a été envoyé et forcé à travailler à la fin de janvier 1944, indique qu'il n'y a que deux voies possibles, selon les deux catégories de gens, bien distinctes : les sauvés et les damnés, et celui qui ne sait pas comment devenir *Organisateur, Combinateur, Proéminent,* finit rapidement par être « musulman » (terme désignant ceux qui sont faibles, inaptes, ceux destinés à la sélection):« Être abattu est la chose la plus facile possible; il suffit d'accomplir tous les ordres qu'on reçoit, de ne manger que la ration, d'obéir à la discipline du travail et à celle du camp. L'expérience a montré que, exceptionnellement,on peut résister de cette manière plus de trois mois. Tous « les musulmans » gazés ont la même histoire, ou plutôt, n'ont aucune histoire : ils ont suivi le cours jusqu'au bout, naturellement, comme des rivières qui se jettent dans la mer.[…] Leur vie est courte, mais leur nombre est indéfini; les *Muselmänner*, ceux noyés, sont l'épine dorsale du camp; eux, la masse anonyme, sans cesse renouvelée et toujours la même, composée des non-hommes qui marchent et travaillent en silence, dont l'étincelle divine s'est éteinte, trop vidés de tout ce qu'ils avaient pourvraiment souffrir. On peut à peine les appeler vivants : on peut à peine appeler leur mort mort, dont ils n'ont pas peur parce qu'ils sont trop fatigués pour la comprendre »,*Mai e acesta oare un om*?... (*Si c'est un homme*) Traduit par Doina Condrea-Derer, Bucarest, Univers, 974, pp. 126-127.

BDD-A26538 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:48 UTC)

BIBLIOGRAPHY

Camus 2011: Albert Camus, *Faţa şi reversul*; *Nunta*; *Mitul lui Sisif*; *Omul revoltat*; *Vara* (*L'Envers et l'Endroit, Noces, Le Mythe de Sisyphe, L'Homme révolté, L'Été*), Traduit par Irina Mavrodin, Mihaela Simion, Modest Morariu, Bucarest, RAO.

Derrida 1999: Jacques Derrida, *Spectrele lui Marx. Starea datoriei, travaliul doliului şi noua Internaţională* (*Spectres de Marx : L'Etat de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*),Traduit par Bogdan Ghiu et Mihaela Cosma, Préface par Cornel Mihai Ionescu, Iaşi, Polirom.

Goma 2006 : Paul Goma, *Bonifacia*, 2e édition, revue et rétablie, Bucarest, Anamarol.

La Mettrie 1961 : Julien Offray De La Mettrie, *Omul maşină. Şi alte opere filozofice* (*L'Homme-machine. Et d'autres travaux philosophiques*), Traduction, étude introductive et remarques par de G. Brătescu, Bucarest, Editura Științifică.

Levi 1974: Primo Levi, *Mai e acesta oare un om?*...(*Si c'est un homme*), Traduit par Doina Condrea-Derer, Bucarest, Univers.

Michnik 1997 : Adam Michnik, *Scrisori din închisoare şi alte eseuri* (*Lettres de prison et autres essais*), Traduction et soin de l'édition par Adriana Babeţi et Mircea Mihăieş, Préface par Vladimir Tismăneanu, Iași, Polirom.

Miłosz 2008 : Czesław Miłosz, *Gândirea captivă* (*La pensée captive*), Traduction de polonais par Constantin Geambaşu, Préface par Vladimir Tismăneanu, Épilogue par Włodzimierz Bolecki, 2e Édition, Bucarest, Humanitas.

Șerbulescu 1991: Andrei Șerbulescu, *Monarhia de drept dialectic. A doua versiune a memoriilor lui Belu Zilber* (*La monarchie de droit dialectique. Une deuxième version des mémoires de Belu Zilber*), Bucarest, Humanitas.

Todorov 1996 : Tzvetan Todorov, *Confruntarea cu extrema. Victime şi torţionari în secolul XX* (*Face à l'extrême. Victimes et auteurs du XXe siècle*), Traduit de français par Traian Nica, Bucarest, Humanitas.

BDD-A26538 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:48 UTC)